

## La petite mort

*Nymphomaniac* de Lars von Trier, Danemark, 2014, 118 min (vol. 1) et 124 min (vol. 2)

Loïc Darses

---

Volume 32, Number 2, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71425ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Darses, L. (2014). Review of [La petite mort / *Nymphomaniac* de Lars von Trier, Danemark, 2014, 118 min (vol. 1) et 124 min (vol. 2)]. *Ciné-Bulles*, 32(2), 12–13.



Photos: Christian Geisnaes

## La petite mort

LOÏC DARSEES

Un vieil ermite prend sous son égide une femme laissée pour morte sur le pavé d'une ruelle une nuit d'hiver. Les deux âmes, errantes chacune à leur manière, se raconteront leurs différences jusqu'à l'aube, dans une chambre dépouillée aux allures de purgatoire. « Ce sera long », prévient la nymphomane Joe (Charlotte Gainsbourg) avant de narrer, d'une verve lascive, l'historique de ses frasques charnelles à Seligman (Stellan Skarsgård), homme érudit et puceau qui écouterait d'une oreille désincarnée son histoire digne des plus fantasques romans érotiques, tout en multipliant parallèles douteux et vaines analyses. Un dialogue de sourds philosophico-politico-religieux improbable et funambulesque tenant lieu de fil d'Ariane à ce film titanesque segmenté en deux tableaux et huit chapitres — la version de quatre heures, sabrée sans la

participation du cinéaste, mais avec son approbation.

Lars von Trier signe avec **Nymphomaniac** le troisième et ultime volet de sa « trilogie de la dépression », amorcée au sortir d'une période de détresse psychologique avec l'exigeant, mais remarquable, **Antéchrist** (2009), et poursuivie avec l'élégiaque **Mélancholia** (2011). Si l'on ne peut que spéculer sur le rôle salvateur qu'a pu jouer ce sursaut créateur pour l'homme, il faut reconnaître qu'il s'est avéré salutaire pour le cinéaste. Mais son dernier rejeton, sans doute le film le plus ambitieux qu'il ait réalisé à ce jour, détonne dans l'austère paysage esquissé par le réalisateur au cours des dernières années. Si l'on constate dans les trois films la résurgence d'une thématique phare, celle de femmes lancinées par la dépression, alors que le huis

clos foisonnant de *flash-back* qu'est **Nymphomaniac** est le théâtre de l'auto-flagellation psychosexuelle du personnage de Joe, il semble que l'enjeu fondamental du propos de Lars von Trier soit à chercher ailleurs.

Exit, donc, les superbes tableaux oniriques devenus signature stylistique du cinéaste, qui troque ici la musique baroque d'Haendel et le romantisme de Wagner pour le métal *hard* et sans concessions de Rammstein. Premier témoin d'un virage esthétique plutôt radical qui, sous son apparence anodine, exprime habilement la rupture entre **Nymphomaniac**, objet médiatique volontairement grossier cherchant coûte que coûte à se positionner sans faux-fuyants par rapport au monde extérieur, et la nature plus contemplative de ses précédents films. Mais est-ce donc là le

chef-d'œuvre absolu et paroxysmique que plusieurs attendaient avec impatience depuis la mise en branle d'une campagne publicitaire savamment orchestrée pour susciter le désir et de très bon augure?

Force est de constater qu'une fois dénuée de son exubérance formelle, de son humour trash et de ses coquetteries soi-disant révoltantes, la dernière proposition du cinéaste, si elle est divertissante, se révèle tout de même assez mince. Annoncé comme «la folle et poétique histoire érotique d'une femme, de sa naissance jusqu'à l'âge de 50 ans», **Nymphomaniac** se résume plutôt à une chronique pour le moins égrotique des rapports antipathiques qu'entretient le cinéaste iconoclaste avec ses détracteurs. Une parade mondaine et franchement grotesque ayant pour effet d'écraser un récit qui, traité autrement, aurait pu s'avérer plus fascinant encore. La preuve en est que Stacy Martin, qui incarne une Joe dans la fleur de l'âge, insuffle malgré tout, entre innocence et détachement, une profondeur toute en nuances à son portrait complexe d'une femme tourmentée par sa propre insatiabilité.

Cependant, au grand dam de la jeune actrice et de ses collègues, qui se démènent comme jamais à l'écran, Lars von Trier semble décidément prioriser l'étalage de ses vues et impressions sur son statut renouvelé d'enfant terrible du cinéma européen. Serait-ce pour compenser le mutisme médiatique qu'il s'est lui-même imposé à l'issue de son dérapage de triste mémoire à Cannes? Probablement. Il y a donc d'une part ce pied de nez bidonnant malgré son incontestable puérité, où l'auteur interrompt littéralement Joe le temps de préciser, par la bouche de Seligman, la différence entre antisémitisme et antisémisme. Mais inversement, la dissertation qu'il fait lire à Charlotte Gainsbourg sur le tabou petit-bourgeois entourant l'utilisation du mot «nègre» tombe à plat dans une scène tout aussi stérile



que le désir de provocation qui est sûrement à son origine.

Virevoltant entre couleur et noir et blanc, grain rugueux et netteté numérique, caméra à l'épaule et fixe, **Nymphomaniac**, film impoli et inégal, qui agace autant qu'il envoûte, est un objet conscient de ses propres impératifs et qui, à l'image de sa protagoniste, les exploite pour son plus grand plaisir jusqu'à écoëurement. Certes, le cinéaste danois n'a pas réalisé ici une œuvre déficiente, puisqu'il est parvenu, au terme d'un chapitre d'une douloureuse sobriété sur la lente agonie d'un père, à évoquer, au détour d'un plan magistral, l'insondable complexité sexuelle du genre humain. Seulement, de tels moments, où l'attention de sa mise en scène est focalisée sur un seul dessein, soit l'étude morale du personnage de Joe par un jeu d'attrance et de répulsion, manquent décidément à ce film-fleuve. Et ce n'est véritablement qu'à ces moments, plutôt rares il faut en convenir, que **Nymphomaniac** parvient à son apogée.

Ainsi, même si le zèle blasphématoire du cinéaste peut d'emblée séduire, sa posture jusqu'au-boutiste, elle, finit par

lasser. Le potentiel subversif de sa démarche est éviscéré par une pléthore de scènes ludiques, mais racoleuses en essence, et qui traduisent au final une exploitation criarde et quasi pornographique du thème. Ajoutons à cela une finale bâclée, doigt d'honneur métaphorique et pseudopoétique avec lequel le cinéaste semble s'exprimer au sujet de la réception négative anticipée de son film, et le résultat est sans équivoque: si c'est certes Lars von Trier en grand, ce n'est pas du grand Lars von Trier. ☒



Danemark / 2014 / 118 min (vol. 1) et 124 min (vol. 2)

**RÉAL. ET SCÉN.** Lars von Trier **IMAGE** Manuel Alberto Claro **SON** Andreas Hildebrandt **MUS.** Kristian Eidnes Andersen **MONT.** Molly Malenè Stensgaard **PROD.** Louise Vesth **INT.** Charlotte Gainsbourg, Stellan Skarsgård, Stacy Martin, Shia LaBeouf, Christian Slater, Jamie Bell, Uma Thurman, Willem Dafoe **DIST.** Métropole Films